

LA  
**SEMAINE RELIGIEUSE**  
 DE MONTREAL

**SOMMAIRE**

I Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Le fait de Loublande. — IV Les jeunes de demain. — V M. le curé Eugène-Edouard Choquette, de Sainte-Agnès de Mégantic. — VI La Seine. — VII Oeuvre des Tabernacles.

**OFFICES DE L'EGLISE**

Le dimanche 13 octobre

Messe du XXIe dim., **semi-double**; mém. de saint Edouard, 3e or. **A cunctis**; préf. de la Trinité. — Vêpres du dim.; mém. de saint Calixte et de saint Edouard.

**TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES**

Le dimanche 20 octobre

**Diocèse de Montréal.** — Du 15 octobre, sainte Thérèse; du 16, saint Gérard Majella (Vaucluse); du 18, saint Luc.

**Diocèse d'Ottawa.** — Du 15 octobre, sainte Thérèse (Marionville); du 18, saint Luc (Curran).

**Diocèse des Trois-Rivières.** — Du 18 octobre, saint Luc (Vincennes).

**Diocèse de Sherbrooke.** — Du 16 octobre, saint Gérard Majella; du 17, sainte Hedwidge (Clifton).

**Diocèse de Nicolet.** — Du 15 octobre, sainte Gertrude; du 16, saint Gérard Majella.

**Diocèse de Pembroke.** — Du 15 octobre, sainte Thérèse (Eau-Claire); du 17, sainte Hedwidge (Barry's Bay); du 19, saint Pierre d'Alcantara (Thorn).

**Diocèse de Joliette.** — Du 14 octobre, saint Calixte.

**Diocèse d'Haileybury.** — Du 15 octobre, sainte Thérèse (Amos).  
 J. S.

**PRIERES DES QUARANTE-HEURES**

Lundi 14 octobre — Saint-Bernard-de-Lacolle.  
 Mercredi 16 " — Saint-Martin.  
 Vendredi 18 " — Verdun.  
 Dimanche 20 " — Sainte-Brigide.

## LE FAIT DE LOUBLANDE

La *Semaine religieuse* de Poitiers publie le communiqué officiel suivant :

“Par lettres du 14 juin et du 14 août 1918, l'autorité compétente nous a informé que le Saint-Siège s'est réservé l'examen et la solution du cas de Loublande. Dans ces conditions, pour ne pas préjuger les décisions du Saint-Office, il nous paraît conforme au droit de supprimer toutes les réunions et cérémonies spéciales que nous y avons précédemment autorisées. Nous déclarons, en outre, que la Commission instituée pour examiner le fait de Loublande a fini sa tâche.”

Poitiers, 2 septembre 1918.

† LOUIS, ÉV. DE POITIERS.

## LES JEUNES DE DEMAIN

(Du Comité catholique de propagande française.)

**V**OICI peu de temps, le dernier bulletin de guerre de l'*Association Catholique de la Jeunesse Française* m'invitait à parler de ces générations qui montaient à la vie à l'heure où la mort allait fondre sur elles, et qui, aujourd'hui, sous les coups de la mort, préparent impertubablement l'oeuvre de résurrection. J'ai sous les yeux, en ce moment, un autre document du temps actuel, qui m'engage à reprendre, d'un nouveau point de vue, le même sujet. C'est le plus récent numéro de la *Revue des Jeunes*, et, dans ce numéro, c'est un article sur l'École polytechnique à la veille de la guerre.

La *Revue des Jeunes*, grandie et vivifiée en plein sacrifice de

la jeunesse, est  
 lité quasi miracu  
 cette vitalité par  
 accompli, comm  
 teste pas moins  
 elle, une étonnan  
 temps qu'un déb  
 ne en ses pages,  
 désir des réalisat  
 sociale. Mais, par  
 ment catholique,  
 néo-chrétiens, dor  
 temps la générati  
 de ces pratiquants  
 près les devoirs p  
 naissent ou repou  
 tuent le prolonge  
 guent nettement  
 fidèle à tous les de  
 se. Ils se séparent  
 société tout entière  
 litants, ces jeunes  
 per étroitement, fo  
 très élevée, qui com  
 catholique, n'est-ce  
 propre d'abord, et,  
 sollicitudes et les p  
 Ce mouvement, c  
 très distincte et sa  
 l'*Association Catho*  
 principaux artisans  
 grande association,

la jeunesse, est un des plus probants témoignages de cette vitalité quasi miraculeuse de la génération présente. Elle affirme cette vitalité par son existence même et par le progrès qu'elle accomplit, comme par l'autorité qu'elle acquiert. Elle ne l'atteste pas moins par l'esprit dont elle est animée. On sent, en elle, une étonnante puissance d'aspiration vers l'idéal, en même temps qu'un débordant besoin d'activité. La pensée bouillonne en ses pages, aussi bien que le goût du mouvement et le désir des réalisations. Elle est, tout ensemble, intellectuelle et sociale. Mais, par-dessus tout, elle est résolument et profondément catholique, et catholique, non pas à la manière de ces néo-chrétiens, dont les nébuleuses rêveries amusèrent quelque temps la génération précédente, non pas davantage à la façon de ces pratiquants, superficiels et tièdes, qui remplissent à peu près les devoirs privés que la religion leur impose et méconnaissent ou repoussent les obligations sociales qui en constituent le prolongement nécessaire. Ses directeurs se distinguent nettement des premiers par leur attachement exact et fidèle à tous les dogmes et à toutes les prescriptions de l'Église. Ils se séparent des seconds par le souci de christianiser la société tout entière. Et que ces jeunes écrivains, ces jeunes militants, ces jeunes apôtres, aient pu, en pleine guerre, se grouper étroitement, fonder et propager une revue, très solide et très élevée, qui compte aujourd'hui dans la pensée française et catholique, n'est-ce pas une double attestation de leur valeur propre d'abord, et, ensuite, de l'écho qu'ils éveillent dans les sollicitudes et les préoccupations contemporaines ?

Ce mouvement, d'ailleurs, tout en gardant sa personnalité très distincte et sa vie autonome, est intimement apparenté à l'*Association Catholique de la Jeunesse Française*. Un de ses principaux artisans, Victor Bucaille, est vice-président de la grande association, et le jeune officier convalescent, Charles

DE

e le communiqué

l'autorité compé-  
réservé l'examen  
s conditions, pour  
ce, il nous paraît  
unions et cérémo-  
nement autorisées.  
on instituées pour  
che. ”

ÉV. DE POITIEUS.

FIN

française.)

letin de guerre de  
*Jeunesse Française*  
ions qui montaient  
ir elles, et qui, au-  
rent imperturbable-  
es yeux, en ce mo-  
qui m'engage à re-  
me sujet. C'est le  
et, dans ce numéro,  
à la veille de la  
n plein sacrifice de

Flory, qui, voici quelques mois, représentait brillamment cette dernière auprès des Canadiens, mettait la *Revue des Jeunes* au premier rang des manifestations de la jeunesse catholique de France.

C'est, coude à coude et coeur à coeur, animés du même esprit de catholicisme à la fois très pénétrant et très expansif, que tous nos jeunes, du sein de la bataille où ils sauvent la France, se préparent à la rénover.

J'ai insisté sur cet organe, parce qu'il est, chez nous, actuellement, une force réelle et d'avenir et, qu'à ce titre, il démontre à sa façon la fécondité morale de notre patrie et le bien fondé de nos espérances, et aussi, parce que, si les lecteurs qui me font l'honneur de me suivre aiment à étudier de plus près le mouvement de la pensée et de l'action dans la France nouvelle, ils en trouveront, dans cette revue, un des plus sûrs et des plus précieux éléments.

Or, cette revue a publié, dans son numéro du 25 août, un fort encourageant article sur l'Ecole polytechnique avant la guerre.

C'est un sujet que j'aime à souligner. Il confirme et accentue la vérité historique dont le dernier volume collectif du *Comité de propagande* a mis en clarté les preuves surabondantes, à savoir que le renouveau chrétien, constaté chez nous depuis la guerre, n'est pas un accident heureux né de circonstances exceptionnelles et destiné à périr avec elles, mais le couronnement logique et normal de toute une ascension commencée depuis longtemps.

Avant la crise révolutionnaire, la France s'était pervertie par la corruption intellectuelle et morale des élites. La philosophie de Voltaire et la dépravation de la cour de Louis XV avaient fatalement préparé les erreurs et les désordres populaires. Avant la crise régénératrice qui nous éprouve et nous relève aujourd'hui, l'élite française était en marche vers la vé-

rité. Toute et chancelant, plus lucides et de l'Eglise. I menée par Ag incroyants do tachaient et se pies. Ils senta faiblesse de le encore, mais pa fort, à quoi rat me de leur des remontaît, cont où s'étaient abr tieléréalisme et chisme; un Lott l'université d'E tholiques, autou Et ce mouve publiée par la R était sorti d'une male—qui, très l libre-pensée sect du personnel ant les plus frappa d'avant-guerre - opéré dans ces gr gouvernement de glise. Elles y rev dépit de l'enseign taient pas encore de leurs élèves, un



rité. Toute une jeunesse avançait, d'un pas sans doute inégal et chancelant, mais avançait néanmoins, vers la lumière. Les plus lucides et les plus prompts se ressaisissaient déjà au phare de l'Eglise. Les autres, comme le témoigna en 1913 l'enquête menée par Agathon — pseudonyme qui cachait deux jeunes inérogés dont l'un s'est converti — les autres, dis-je, se détachaient et se désaffectionnaient des maîtres sceptiques ou impies. Ils sentaient, avec amertume et inquiétude, le vide et la faiblesse de leur enseignement. Ils cherchaient, confusément encore, mais passionnément, quelque autre chose de clair et de fort, à quoi rattacher la conduite de leur vie présente et l'énigme de leur destinée future. Un Psichari, petit-fils de Renan, remontait, contre le courant déchaîné par son père, à la source où s'étaient abreuvés ses pères; un Péguy, se dégageant de l'anti-cléricisme et de la révolution, tendait les bras vers le catéchisme; un Lotte, alimenté par les sophismes et les négations de l'université d'Etat, groupait ses collègues, universitaires catholiques, autour des lumières et des affirmations de la foi.

Et ce mouvement, suscité par Lotte, me ramène à l'étude publiée par la *Revue des Jeunes*. Le jeune professeur, en effet, était sorti d'une de ces grandes écoles officielles—l'Ecole normale—qui, très longtemps, furent les plus ardents foyers de la libre-pensée sectaire et militante, les noviciats les plus féconds du personnel antireligieux. Or, l'un des signes les plus forts et les plus frappants du renouveau chrétien — du renouveau d'avant-guerre — c'était précisément le changement radical opéré dans ces grandes écoles. Ces institutions d'Etat, sous le gouvernement des francs-maçons, revenaient peu à peu à l'Eglise. Elles y revenaient, par la force intérieure des jeunes, en dépit de l'enseignement des maîtres. Oh! sans doute, elles n'étaient pas encore retournées. Il s'en faut! Mais, dans les rangs de leurs élèves, une minorité croissait, irrésistiblement, qui, non

seulement se groupait sous l'autorité de l'Eglise, mais imposait à tous le respect, voire la sympathie, pour sa foi.

C'est, notamment, ce qui se passa à l'Ecole polytechnique, ainsi que nous l'expose, dans la *Revue des Jeunes*, M. l'abbé Rouzic, aumônier de l'Ecole Sainte-Geneviève, le grand établissement catholique préparatoire aux institutions militaires et scientifiques de l'Etat. Et, pourtant, s'il y eut toujours, à Polytechnique, un petit nombre — un très petit nombre, hélas! — d'individualités fortes et chrétiennes, cette Ecole passait, à juste titre, pour un des arsenaux de la libre-pensée. Longtemps même, les élèves de l'Ecole Sainte-Geneviève y furent les victimes de brimades inconvenantes et absurdes, dont ils durent se délivrer par une révolte tenace. Or, c'est là qu'en 1894, à l'occasion du centenaire de l'institution, quelques élèves catholiques obtinrent que, parmi les solennités commémoratives, une messe fût célébrée pour le repos de l'âme des camarades défunts. C'était la première leur; elle devait, plusieurs années durant, rester seule et tremblante.

Cependant, à l'aurore du vingtième siècle, d'autres élèves, animés du zèle chrétien, se proposèrent entre eux de former un groupe et de réclamer de l'autorité religieuse un enseignement qui les fortifiât. Ils recrutèrent quelques adhérents. Ils eurent, les jours de congé, des réunions discrètes mais singulièrement encourageantes. Aussi leur nombre augmenta bientôt, et, en même temps, leurs pratiques de piété. Aux instructions s'ajoutèrent les messes périodiques, et, un peu plus tard, les communions hebdomadaires... Et, à la veille de la guerre, dans cette école officielle, autrefois antireligieuse et intolérante, ce groupe, agissant à ciel ouvert, comptait deux cents onze membres.

Comme leur chiffre, leur vie chrétienne et leur apostolat avaient grandi. Les plus zélés d'entre eux avaient institué des retraites fermées, à leur usage, où quelques individus d'abord,

puis, réconf  
Montr  
neuf, e  
Saint-S  
Vincen  
en plus  
jeunes  
tense, t  
leurs aj  
du qua  
Paris, d  
Et, se  
tement  
jours p  
l'un d'  
tant qu  
pas le d  
pour la  
vons me  
camarad  
quer tou  
d'avoir  
pense...  
était com  
Comme  
ait fait g  
l'abbé R  
jeunes of  
ment mil  
pas raiso

Puis, en 1913, cinquante-trois élèves, vinrent puiser lumière et réconfort. Ils se donnèrent des rendez-vous à la basilique de Montmartre, où, à la même époque, on en vit quatre-vingt-dix-neuf, en uniforme, accomplir leur nuit d'adoration devant le Saint-Sacrement exposé sur l'autel. Une conférence de Saint-Vincent-de-Paul, instituée déjà, recruta des adhérents de plus en plus nombreux et ne suffit pas, bientôt, à la charité de ces jeunes gens. Les Polytechniciens, surchargés d'un travail intense, trouvèrent le moyen de consacrer aux enfants du peuple leurs après-midi de congé. Ce fut, d'abord, dans un patronage du quartier. Puis, d'autres patronages, aux extrémités de Paris, dans des faubourgs déshérités, reçurent leur concours...

Et, sans multiplier ces exemples, si l'on veut connaître exactement de quel esprit s'inspiraient ces jeunes gens, dans les jours préparatoires au grand sacrifice, écoutez ce que disait l'un d'eux, brillant élève de l'Ecole: " Nous avons tous, en tant que catholiques, un devoir d'apostolat... Nous n'avons pas le droit de rester inertes, alors qu'il y a tant à combattre pour la défense et la propagation de notre foi... Si nous devons mettre tous nos soins à conserver soigneusement notre camaraderie, notre amitié polytechnicienne, nous devons appliquer tout autant d'efforts à la *surnaturaliser*... La joie seule d'avoir fait quelque bien à une âme serait déjà notre récompense... " Tel était le langage qui, à la veille de la guerre, était compris et applaudi de plus de deux cents polytechniciens.

Comment s'étonner que, dans ce milieu naguère ingrat, Dieu ait fait germer des vocations sacerdotales? Avant la guerre, M. l'abbé Rouzic, pour sa part, connaissait cinq ou six élèves ou jeunes officiers qui n'attendaient que la fin de leur engagement militaire pour répondre à l'appel divin. N'avons-nous pas raison d'espérer en l'avenir ?

FRANÇOIS VEUILLOT.

**M. LE CURE EUGENE-EDOUARD CHOQUETTE**  
**DE SAINTE-AGNES DE MEGANTIC**

**L'**AUTRE jour, un sulpicien, que nous vénérons, nous disait, demi-souriant : " Les confrères dont vous nous parlez dans la *Semaine*, c'est entendu, ce sont tous des saints ! " En un sens, il y a du vrai. Mais encore faut-il savoir lire entre les lignes et admettre d'ailleurs que, sur une tombe qui vient de se fermer, il convient d'oublier sans doute d'humaines faiblesses pour ne se ressouvenir que des oeuvres que Dieu a daigné faire par les mains de ses serviteurs. Or, le ciel en soit loué, nos confrères du clergé canadien sont d'ordinaire des hommes de mérites et aussi de vertus.

Le grave et un peu solennel curé Choquette, de Mégantie, qui vient de mourir, le 13 septembre dernier, à l'hôpital de Sherbrooke, après quelques semaines d'héroïques souffrances, et sur la table même d'opération, n'était peut-être pas un saint. Il n'avait rien dans ses allures et dans ses habitudes de vie qui trahissait l'anachorète ou l'ascète, et il restait assez à l'aise pour exprimer sa manière de voir et dire son fait à qui ne lui revenait pas. Avec cela que son langage imagé, et souvent pittoresque, tout autant que sa grosse voix de basse, si pénétrante et si sûre d'elle-même, vous enfonçait le trait, quand il y avait lieu, et même plus souvent, d'une façon bien à lui et qu'on n'oubliait pas. Mais quel digne homme c'était et quel prêtre distingué aussi !

Très heureusement doué, instruit, beau causeur, observateur sagace, il savait intéresser ses partenaires et, ce qui est plus rare, savait s'intéresser lui-même à ce qu'on lui disait. Savoir écouter est tout un art, un art plus difficile, a-t-on écrit, que

l'art mé  
qu'il av  
savait é

" Tou  
tombe so  
bre, de S  
d'une fa  
trahissait  
sa démar  
ses démon  
supérieur.  
taxer d'u  
maintenai  
plutôt pou  
procédés.  
tilhomme c  
lignes nett  
sûrement q

M. le sup  
valeur les  
Choquette.  
Joseph-Eug  
naire de Sa  
collège de S  
ans, il fut vi  
curé de Com  
ure de Sair  
ingt-deux a  
on, il s'était  
lement sa m  
e, le curé A



l'art même du parler. Or, parce qu'il était bien élevé et parce qu'il avait de l'empire sur lui-même, M. le curé Choquette savait écouter tout autant qu'il savait parler.

“ Tout ce que faisait M. le curé Choquette — a dit sur sa tombe son ami de plus de quarante ans, M. le supérieur Lefebvre, de Sherbrooke — il le faisait bien, il le faisait avec goût et d'une façon délicate, avec dignité toujours. Cette dignité se trahissait partout : à l'autel, dans la chaire, dans sa tenue, dans sa démarche, dans son langage, dans son geste, et jusque dans ses démonstrations scientifiques. On sentait chez lui l'homme supérieur. Ceux qui n'ont pas joui de son intimité ont pu le taxer d'une certaine raideur. Au fond, il n'en était rien. S'il maintenait à distance ceux qui voulaient l'approcher, c'était plutôt pour leur donner l'occasion de se distinguer dans leurs procédés... M. Choquette était un excellent prêtre et un gentilhomme dans toute la force de l'expression! ” Ce sont là des lignes nettes et claires qui peignent, nous semble-t-il, aussi sûrement que discrètement, le regretté curé de Mégantic.

M. le supérieur Lefebvre a de même excellemment mis en valeur les belles qualités d'administrateur que possédait M. Choquette. Né à Saint-Mathias (Rouville), le 21 avril 1858, Joseph-Eugène-Edouard Choquette, après ses études au séminaire de Saint-Hyacinthe et un stage comme professeur au collège de Sorel, fut ordonné prêtre le 4 décembre 1881. Deux ans, il fut vicaire à la cathédrale de Sherbrooke, puis il devint curé de Compton de 1883 à 1896, d'où il passa à l'importante cure de Sainte-Agnès de Mégantic, qu'il administra près de vingt-deux ans (1896-1918), jusqu'à sa mort. Déjà à Compton, il s'était montré curé dévoué. A Mégantic, il donna amplement sa mesure. Tout était à faire, ou presque, à son arrivée, le curé Adrien Cousineau — à qui il succédait — n'ayant

eu què juste le temps de jeter les bases des établissements religieux de Mégantic. M. Choquete se mit aussitôt à l'oeuvre. Il encouragea l'industrie, le commerce, l'agriculture. Il changea le site de l'église, bâtit un soubassement temporaire, un presbytère, un couvent, un collège, et plus tard le très beau temple, une vraie cathédrale, qui fait l'orgueil aujourd'hui de Mégantic. En même temps, il voyait en ministère et à ses naturelles exigences. Dans cette populeuse paroisse, il n'eut jamais qu'un vicaire, croyons-nous, et il sut répondre à tous les besoins spirituels de ses ouailles.

Et pourtant, Dieu sait s'il se donnait généreusement à toutes sortes d'oeuvres, de besognes et de voyages de surcroît. Sa campagne en faveur de la tempérance restera fameuse dans l'histoire des Cantons de l'Est. Elle a duré sept ans, et elle lui a valu bien des démarches et bien des épreuves. Il a réussi, parce qu'il a su vouloir. A l'occasion, il ne refusait jamais en plus de rendre service à qui l'appelait. Il voyageait beaucoup, au proche et au loin. Il était partout, pourrait-on dire, et se retrouvait toujours chez lui à l'heure voulue.

Nous avons sous les yeux les bonnes feuilles d'un article — qui doit paraître dans le *Revue canadienne* d'octobre — dans lequel l'un de ses contemporains, qui l'a bien connu, a voulu rendre hommage à sa mémoire, en le jugeant surtout du point de vue de ce que l'on pourrait peut-être appeler son goût, ou même sa passion, pour la vulgarisation des sciences naturelles et leur application pratique. Cet hommage lui était dû. Car le curé de Mégantic fut sûrement — et c'est sans doute sa note caractéristique par excellence — l'un des "expérimentateurs" les plus connus et les plus heureux des merveilles de la physique ou de l'électricité. Ce bel homme, à la figure énergique et au commerce si agréable, paraissait vraiment tout savoir et

tout co  
maniait  
tact av  
l'avanta  
périence  
tout sim  
clé auq  
prit que  
tifier gé  
ou en pi  
léger chc  
sible vou  
de la soi  
de lanter  
eaux ”  
en partie  
d'automn  
toux obliq  
le regrette  
ble et plu  
toit hoshi  
quelqu'un  
que ça ne  
voyagiez, c  
gait, arrêta  
pression d  
sur le si be  
si riche de  
nous repr  
alertement  
Ce prêtre

tout connaître. Très robuste et très adroit tout ensemble, il maniait ses bobines, ses pistons, ses fils et ses boutons de contact avec une aisance charmante. Ses hôtes d'un jour avaient l'avantage d'assister à toutes sortes de démonstrations et d'expériences, sur terre, dans l'air et sur l'eau, qui émerveillaient tout simplement et étonnaient parfois même les initiés. L'article auquel nous faisons allusion expose avec beaucoup d'esprit que le curé Choquette ne détestait pas, à l'occasion, mystifier gentiment ses hôtes ou ses amis. En touchant une porte ou en prenant place dans une chaise, on recevait soudain un léger choc électrique. Au moment du repas, une musique invisible vous jouait une marche ou un air patriotique. Au cours de la soirée, vous étiez charmé par la plus intéressante séance de lanterne magique, qu'agrémentaient quelques bons " morceaux " de phonographe. Qu'on nous pardonne de rappeler en particulier, que nous avons entendu là, par un beau soir d'automne, la reproduction exacte — avec le ton et l'accès de toux obligé ! — d'une " bénédiction " chantée naguère par le regretté Mgr Fabre. En deux mots, rien n'était plus agréable et plus remarquable à la fois qu'une soirée passée sous le toit hospitalier de M. le curé Choquette. Nous connaissons quelqu'un qui ajouterait, convaincu : " Et le plus beau, c'est que ça ne coûtait rien ! " Le lendemain, au même taux, vous voyagiez, dans le plus agile des canots-automobiles — qui avançait, arrêtait ou reculait, allait à droite ou à gauche, à la simple pression d'on ne savait quel fil ou quel bouton conducteur — sur le si beau lac de Mégantic, jusqu'au châlet là-bas, si coquet, si riche de trophées de toutes sortes, si charmant ! Mais nous nous reprocherions d'insister sur des détails qu'expose si alertement l'article qu'on pourra lire dans la *Revue* d'octobre.

Ce prêtre distingué, et d'une distinction si originale, c'était

aussi, nous l'avons écrit d'après son panégyriste, M. le supérieur Lefebvre, et nous pourrions le répéter, d'après ce que disait devant nous, ces jours-ci, Mgr LaRocque, son évêque, c'était aussi, c'était surtout, un prêtre zélé, dont les connaissances scientifiques et l'originalité même ne faisaient que rehausser le prestige sacerdotal.

Ajoutons d'un mot qu'il a été bon pour ceux qui l'aimaient, qu'il a, jusque dans la mort, par son testament, pensé aux oeuvres d'éducation et de charité. C'est du reste, pour ceux qui l'ont le mieux connu, la vraie note de toute sa vie.

Nous assistions, il y a quinze ans, à la bénédiction du très beau cimetière dont il a doté sa paroisse — une autre de ses oeuvres importantes. Il nous souvient qu'il pleuvait à torrents. Ce fut la même chose, nous a-t-on raconté, au jour de ses funérailles. Mais toute la paroisse, le clergé nombreux, avec à sa tête Mgr LaRocque et Mgr Chalifoux, et aussi des centaines d'amis venus quelques-uns de très loin, ont tenu quand même à reconduire jusque-là — à plus d'un mille de l'église — ses restes mortels. Comme tant d'autres curés, dont nous avons eu ici à parler depuis douze ans, le curé Choquette a voulu dormir, dans son cimetière, parmi les siens, son dernier sommeil.

Qui sait si, au beau jour de la résurrection finale, il ne prêtera pas à un ange sa belle voix, riche, sonore, profonde — qui a tant émerveillé Mgr Stagni lors de la bénédiction de l'église! — pour appeler tous ses amis au grand ralliement? Nous nous plaignons, en tout cas, à le voir bientôt, sinon déjà, en jouissance de ces merveilles de Dieu, dont il fut, dès ici-bas, un si fervent admirateur. — *Dona ei, Domine, requiem aeternam!*

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.



## LA SEINE

**N** sait vaguement qu'elle prend sa source dans le plateau de Langres et se jette dans la Manche vers le Havre, mais pour tout le monde la Seine et Paris ne font qu'un. On ne peut se figurer Paris sans sa rivière. C'est son bien, sa chose, sa gloire : il l'a épousée en justes noces alors qu'il était encore tout jeune et sans domaine. Ce fut entre eux mieux qu'un mariage de raison. Les siècles n'ont pas atténué cette tendresse, et, malgré sa fortune grandissante, Paris a gardé à celle qui fut la nourrice de Lutèce un amour fidèle et jalousement exclusif. Pour enclorre cette belle captive dont il redoutait les fugues, Paris n'a pas craint de l'endiguer dans des quais, de la retenir par des écluses, de poser au-dessus de sa demeure le sceau rigide des ponts. Mais, en époux intelligent, il lui a laissé son entière personnalité, et la dame, pour plaire à son conjoint, a voulu prendre ses goûts, servir ses intérêts, devenir la marge posée entre les pages de son histoire et en demeurer le mouvant reflet.

Pouvant, car elle est fée, incarner aux yeux de l'imaginatif qui la contemple un long passé de gloire et de légende, la Seine, avec une science toute féminine de l'adaptation, sachant la parure qui lui convient le mieux, en a de spéciales pour cheminer tout le long de son hoirie. Près du Pont-au-Change, elle portera houlette de bergère, en souvenir de cette Geneviève dont la prière arrêta Attila. Après avoir noué autour de la cité sa ceinture aux reflets changeants, vous la verrez, blanche comme une nonnain, accompagner en sourdine le chant de laudes au chevet sculpté de Notre-Dame. Cotte de drap d'or et hennin brodé lui siéraient en passant près de ce quai des Morfondus, où s'élève le palais d'où Loïs de France partit pour la croisade, et personne ne s'étonnerait si, en dé-

valant vers la passerelle de l'Institut, la Seine avait fantaisie de revêtir robe fourrée et bonnet de docteur, afin de complaire à la vieille corporation des bouquinistes, sur les éventaires desquels savants et basochiers s'évertuent à découvrir l'exemplaire rare. Quand elle apercevra le Louvre, en souvenir des fêtes qu'y donnèrent Valois et Bourbons, la dame s'accommodera, en grands atours, perruque et paniers, mais elle rejettera l'une et les autres en passant entre la Chambre des députés et la place de la Concorde et devra poser à son bonnet la cocarde tricolore des jours de la Convention. Vienne le pont des Invalides, c'est en vivandière de la grande armée qu'elle saluera le dôme sous lequel dort le Petit Caporal, et, plus loin, elle rappellera aux pioupious de pierre qui gardent le pont de l'Alma les crinoïnes du second empire. Aux environs du Trocadéro, la belle jaserà en se souvenant des grelots qui tintinnabulèrent à nos oreilles pendant la grande foire des expositions, et c'est seulement en arrivant au Point-du-jour que, libre d'être enfin la Parisienne moderne, elle s'en ira flâner à Longchamps en houles montantes.

Mais, dans toutes ces transformations, la Seine, en grande coquette qu'elle est, sait garder la mesure, car elle se fait gloire d'être la plus Parisienne des Parisiennes. Dès qu'au matin elle a soulevé ses courtines de brume, elle s'apprête à revêtir une de ses robes qui, comme celles de Peau d'Ane, auront la couleur du temps. Elles sont tissées de soleil, nuancées de rayons de lune, faites d'étoffes prestigieuses. Elle a des écharpes frangées, pailletées, diamantées, elles les enroule, elle les varie suivant son humeur et ses caprices, et, ainsi vêtue, c'est bien l'enchanteresse dont les plus austères subissent l'emprise, la sirène dont le chant subjugué tous ceux auxquels il a été donné de l'entendre. La Seine a ses amants, qui ne sont pas toujours des rêveurs et des poètes. Elle a ses détracteurs aussi, mais ceux-là n'ont peut-être pas su voir combien, au-

dessous  
leurs, t  
ondes, e  
bien de  
D'auc  
sent ma  
gneuse c  
Marcel  
d'honne  
conjoint,  
deux po  
lands, ba  
mion for  
niers son  
lue le nor  
vers tous  
étant un  
siens sont  
gres faver  
sait un gr  
turer un  
joue au sa  
le minable  
vaillante e  
en la soci  
comparable  
vent leur f  
brageant d  
donne une I  
vert et arge  
offrent pin  
de sa chapel  
C'est la :

dessous de l'écume, l'eau coule, profonde, forte et pure! D'ailleurs, tel régionaliste écrit ses articles en voyant couler ses ondes, et tel autre, qui fait profession de la haïr, se garderait bien de la quitter!

D'aucuns vous diront qu'elle est frivole? Ceux-ci la connaissent mal! C'est la plus avisée des commerçantes, la plus soigneuse des ménagères, car elle se souvient d'avoir eu Etienne Marcel comme prévôt et les dames des halles comme filles d'honneur! Dans l'association qu'elle forme avec Paris, son conjoint, c'est elle la forte tête. Ne possède-t-elle pas vingt-deux ports, où s'est nolisée toute une flotte: vapeurs, chaland, bateaux-mouches, navires de tout tonnage, dont la réunion forme le plus prospère des ports de France? Ses marins sont légion, et c'est par centaines de mille que l'on évalue le nombre des travailleurs qui vivent de son transit. Envers tous ceux-ci, la Seine se montre bonne patronne. Mais, étant un peu reine, elle ne peut éviter les courtisans. Les siens sont d'ailleurs inoffensifs et se contentent de bien maigres faveurs: la pacifique tribu des pêcheurs à la ligne lui sait un gré infini quand lui est octroyé le rare plaisir de capturer un goujon; elle est bénie de l'écolier en maraude qui joue au sable sur ses grèves et du mendigot auquel elle offre le minable abri de ses ponts. Si parfois cette grande travailleuse est lasse de l'agitation des hommes, elle se repose en la société des arbres. Ceux de son domaine sont incomparables! Aulnes et platanes, ormes et peupliers lui doivent leur fraîcheur. Ils l'en récompensent gentiment en l'ombrageant de leurs branches flexibles dont le reflet lui donne une parure nouvelle: la robe d'ondine à reflets de moire vert et argent qu'elle porte le soir, à l'heure du concert que lui offrent pinsons, ramiers, pierrots, tous les chantres attitrés de sa chapelle.

C'est la seule musique qui lui convienne d'ailleurs d'en-

tendre, en ces heures tragiques où, trop coutumière des invasions pour les redouter, elle voit à nouveau la ruée des barbares déferler vers ses rives. "Nach Paris! Nach Paris!" hurle depuis quatre ans cette meute entêtée! C'est la curée promise, c'est la proie royale dont ils voudraient dépecer les quartiers. Mais des défenseurs lui sont venus de toutes parts: Sammys glabres et impassibles, Tommys vigoureux, Indous théâtraux et solennels, Canadiens fidèles au culte de la mère-patrie, Portugais, Grecs, Italiens, tous ceux qui se sont armés pour la dernière croisade, celle qui combat pour le droit et la liberté. Afin de les mieux accueillir, la Seine a pris la robe d'infirmité, et, secourable aux bessés qui se réconfortent à son souffle, elle s'est faite plus maternelle encore pour la troupe lamentable des réfugiés, auxquels elle prête ses péniches. Ils arrivent, nombreux et pitoyables, on va les héberger, et c'est plus que jamais qu'elle s'est instituée la nourrice de son peuple. Insoucieuse des coups sourds du Kanon gigantesque, dédaignant Zeppelins et Gothas, elle coule avec la même sérénité, moussant sous les arches du Pont-Neuf, comme le Jurançon cher au bon roi Henry. Que lui importent fusées éclairantes, torches incendiaires, traînées de sang, menaces de ruines! Le beau navire à l'ancre dont elle a la garde est insubmersible! Et elle murmure fièrement l'antique devise: *Fluctuat nec mergitur.*

MYRIAM THELEN.

### ŒUVRE DES TABERNACLES

Le mardi, 8 octobre, à 3.30 heures du soir, à la chapelle des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame (1010 ouest, rue Sherbrooke), sera chanté le salut du Saint-Sacrement (fondation de Mlle Leber—1695). — Les amis et les associés de l'Œuvre des Tabernacles sont priés d'y assister.

*La Directrice.*